

Du retour de la matérialité dans l'étude des organisations *Une réflexion sur la conférence EGOS 2011*

François-Xavier de Vaujany
Université Paris-Dauphine

Comment (re)penser la matérialité des organisations (des objets, des bâtiments, des corps... qu'elles abritent) sans (re-)sombrier dans la posture du déterminisme technologique ou matériel ? Comment lier le social ou le matériel pour certains ? Comment dépasser la dichotomie entre le social et le matériel pour d'autres ?

Les travaux sur l'espace organisationnel ont remis au goût du jour ces questions déjà anciennes¹ (notamment en insistant sur la matérialité des pratiques spatiales). Plus récemment, les approches sur la « sociomatérialité » ont, elles aussi, contribué à la ré-exploration de ce thème.

Le colloque EGOS (*European Group for Organizational Studies*), organisé à Göteborg en juillet 2011, a été particulièrement intéressant de ce point de vue, avec deux sessions centrées fortement sur le problème de la matérialité et des pratiques sociomatérielles.

La première, « *Deconstructing institutions : meaning, technology and materiality* », était coordonnée par Jannis Kallinikos, Hans Hasselblad et Giovan Francesco Lanzara. Elle croisait d'une façon générale le thème des institutions avec celui de la matérialité. Plusieurs sous-thèmes ont été développés : « *On technology: categories, features, affordances and canons* » (avec une présentation remarquable de Paul Leonardi), « *Materiality, institutions and technology* », « *Health care and technology* », « *Media and institutions* », « *Information handling as social practice* », « *Technology and social practice* ».

La seconde, « *(Re-)assembling routines* », était coordonnée par Luciana d'Adderio, Martha S. Feldman et Kajsa Lindberg. Elle articulait les recherches sur les routines (en particulier celles de Martha Feldman) avec celles sur la sociomatérialité. Dans ce cadre, les sous-thématiques suivantes ont été abordées : « *Sociomateriality and practice* » (avec notamment une présentation de Suzan Scott et Wanda Orlikowski), « *Performing standards* », « *Performance and performativity* », « *Artifacts and*



*Tyska kyrka,
Norra Hamngatan
(photo Julie Bastianutti)*

1. Pour ne faire référence qu'au seul domaine de la théorie des organisations, la *Standing Conference on Organizational Symbolism* (SCOS) lancée en 1981 (<http://www.scos.org/>) est partie d'un constat très similaire – cf. notamment les écrits liés aux artefacts matériels et symboliques dans les organisations de Gagliardi (1992).

coordination », « *Connecting through objects* », « *Expertise, classification and boundary work* », « *Diffusion and communication* ».

Les sociomatérialistes s'appuient pour l'essentiel sur les travaux de Pickering (1995), Pickering et Guzik (2008), Barad (2007), Suchman (1987), ou Latour (2005). Afin d'éviter de penser de façon analytique et dichotomique le lien entre le social et le matériel (avec souvent une posture interactionniste), les promoteurs du courant suggèrent de reconsidérer la frontière même entre les deux univers. Pour ne citer que deux concepts, on pourrait dire que les sociomatérialistes considèrent des « actants » (plutôt que des acteurs et des objets en interaction), et invitent à l'étude des modalités de l'imbrication ou de l'« *entanglement* » du social et du matériel. Dans le prolongement de la théorie de l'acteur-réseau, ce sont les pratiques (et les associations dont elles sont porteuses) qui doivent être au cœur de l'analyse. Ce mouvement qui institue des conjonctions et des disjonctions n'est ni social ni matériel par « nature » ou par « domaine ». Indirectement, il est l'occasion de se rappeler que, dans les organisations comme dans la société, on ne « fait » pas du social avec le seul social. Les objets (qui ont alors une capacité d'agence) sont indissociables des mouvements d'association qu'ils constituent, légitiment, matérialisent et rendent irréversibles (voir Latour, 1994 sur l'inter-objectivité et le chapitre « *Third source of uncertainty: objects too have agency* » dans Latour, 2005).

Quelques années auparavant (à l'occasion notamment d'EGOS 2003 à Copenhague), un autre courant de la théorie des organisations ouvrait déjà le débat sur les approches spatiales des organisations. Avec Clegg et Kornberger (2006), l'accent était mis sur les pratiques spatiales, indissociables d'un cadre matériel constamment transformé et reproduit par les pratiques délimitant et structurant l'espace d'interaction. Deux références clés ont largement alimenté ce tournant spatial : Lefebvre (1991) et Bachelard (1961).

S'appuyant sur les travaux de Marx, Lefebvre (1991) a souligné que l'espace matériel constitué par les pratiques spatiales était indissociable des structures sociales. Pour reprendre sa terminologie, les espaces « perçus », « conçus » et « vécus » sont profondément sociomatériels. Bachelard (1961), abordant la dimension symbolique de l'espace, a montré à quel point nous sommes « habités » par l'espace matériel, en particulier la maison de notre enfance. Ses pièces, sa verticalité, ses recoins, ses placards..., sont des espaces structurés et structurants de notre imaginaire.

De retour d'EGOS 2011, je me suis posé deux questions auxquelles les réponses me semblaient loin d'être évidentes : d'un point de vue historique, comment expliquer ce retour de la matérialité dans les approches organisationnelles ? Quelles sont les limites des approches sociomatérielles (et plus largement des courants qui invitent à refondre le matériel dans le social ou inversement) ?

Dans le cadre de cet article, j'aimerais esquisser quelques éléments de réponse.

Du retour de la matérialité dans l'étude des organisations : un rééquilibrage de court, moyen et long terme ?

La matérialité en général a été une des grands absentes des débats académiques comme managériaux. Pourquoi ? Il me semble y avoir trois raisons théoriques liées à des mouvements de court, moyen et long terme qui s'entremêlent.

Les raisons de long terme sont vraisemblablement à chercher dans le sillon des travaux postmarxistes. Pour de nombreux chercheurs en sciences sociales (notamment sociologues), Marx et sa vision fondée sur un « matérialisme historique » (opposable notamment à une vision plus « idéaliste ») ont alimenté de

très nombreux travaux de sciences sociales. Au risque d'un jeu de mots hasardeux, on pourrait dire que les courants marxistes et postmarxistes se sont appropriés le thème de la matérialité².

S'agissait-il ensuite de « tuer le père » ? De nombreux sociologues de l'après-guerre ont développé une vision postmarxiste et post-matérialiste qui place tantôt l'action (cf. notamment Giddens, 1984), l'intériorisation et l'*habitus* (avec Bourdieu, 1977) tantôt la construction sociale (avec Berger & Luckman, 1966) au cœur de la théorie du social.

De son côté, l'analyse des organisations n'est pas en reste. Elle a influencé un mouvement de moyen terme que l'on peut lier en particulier à l'école des ressources humaines, notamment les recherches de Roethlisberger et Dicksons (1939). Ce courant théorique, également fondateur, a démontré l'importance de l'interprétation des acteurs, au-delà du strict environnement physique de leurs interactions. L'atelier et sa configuration matérielle ne déterminent pas le niveau de productivité. L'attention des concepteurs joue un rôle profond dans la motivation des ouvriers et leur productivité (cf. le fameux effet Hawthorn). Plus récemment, des travaux sur l'espace matériel (Lefebvre, 1974 ; Gustafsson, 2006) ont été l'occasion de rééquilibrer le travail de théorisation.

Avec les années 80 et 90, un autre courant majeur, mettant plus spécifiquement l'accent sur les objets technologiques (en particulier dans le champ des systèmes d'information), a renforcé sur le court terme les tendances de long et moyen termes. Dans le prolongement de la théorie de la structuration d'Anthony Giddens (1984), de nombreux chercheurs ont pensé les techniques et la technologie comme de simples « traces mnésiques » instanciées dans les interactions sociales. La technologie n'a alors plus d'existence matérielle (ou même instrumentale). Elle est une simple « technologie en pratique » (Orlikowski, 2000). Mais *quid* des interfaces ou du dispositif matériel et visuel qui incarnent la technologie ? Comment trouvent-ils leur place dans l'instrumentation effectuée par l'acteur ? Afin de répondre à ces questions, les approches sociomatérielles (Pickering, 1995 ; Suchman, 2007 ; Orlikowski, 2005, 2006, 2007, 2010 ; Leonardi & Barley, 2008, 2010) s'efforcent aujourd'hui de réintroduire le matériel dans la réflexion sociologique (en particulier organisationnelle). Le problème est complexe : comment théoriser la matérialité sans retomber dans les « affres » du déterminisme technologique (Leonardi & Barley, 2008, 2010) ? Les sociomatérialistes puisent notamment dans les travaux de Callon et Latour (la théorie des réseaux) pour explorer de nouvelles pistes théoriques. Le « principe de symétrie » (humains versus non-humains) et la notion d'« actants », les concepts d'« entanglement » ou de « *mangle of practices* » notamment, sont (re) mobilisés. Ils permettent de souligner le caractère indissociable du social et du matériel.

S'intéressant notamment au cas de Google™, Orlikowski (2007) montre que les pratiques d'usage du moteur sont largement sociomatérielles. En étant dans la construction d'une information véhiculée par la technologie, on rentre en fait dans un système de règles sur lequel on peut être plus ou moins réflexif. La technologie va faciliter et contraindre l'émergence d'une vision du monde. Cette dynamique est indissociablement sociale et matérielle.

2. Ce mouvement long est décrit de la façon suivante par Latour (2007, p. 138) : « *I am not enough of an historian to put dates on this short period where the materialist explanans had its greatest force, but it might not be totally off the mark to say that it persisted from the era of post-marxims (Marx's own definition of material explanation being infinitely more subtle than what his successors made of it) all the way to the end-of-the century sociobiologists (who tried without much success to insert their own simplistic mechanisms into the glorious linkage of Darwin.* » Pour une présentation du matérialisme historique de Marx, nous conseillons deux lectures : *Feyerbach. Conception matérialiste contre conception idéaliste* (Marx, 1932, 2009) et le chapitre III, « La sociologie marxiste ou le matérialisme historique », de Lefebvre (2003).

Repenser la matérialité dans les dynamiques organisationnelles : des limites de la posture sociomatérielle

Qu'est-ce qui fonde finalement ces approches sociomatérielles ? A quel cadre théorique clair les rattacher ? Force est de constater que parmi les références que nous avons citées, Latour³ et la théorie de l'acteur réseau sont omniprésents. Qu'apporte alors de plus la littérature sociomatérielle ? En quoi élabore-t-elle des concepts spécifiques et renouvelle-t-elle le débat initié par Latour ? De toute évidence, la spécificité d'une réflexion sur les technologies de l'information (aux effets plus cognitifs que matériels) ne justifie pas à elle seule un nouvel appareillage pour penser le lien entre le social et le matériel. Cependant, la distinction entre une technologie cognitive et une technologie productive, ou une technologie prescriptive et une technologie cognitive devrait peut-être susciter une pensée sociomatérielle spécifique... mais ce point (à ma connaissance) ne fait pas l'objet d'un approfondissement sérieux.

Force est de constater qu'une technologie cognitive n'est pas tout à fait comparable aux vêtements ou à l'armement des soldats (pour reprendre un exemple connu de la théorie des réseaux). Si les technologies étudiées par le chercheur s'apparentent à des technologies du geste, celles-ci peuvent alors s'insérer davantage dans une interaction qu'une instanciation. L'usage de Google™ ou d'un téléphone portable peut se fonder dans un geste de recherche d'information, l'utilisation d'un distributeur automatique de billet, d'une photocopieuse ou de certains outils de traitement d'information (en particulier en situation d'apprentissage, ce moment où l'exogénéité de la technologie

est le plus évident pour l'acteur qui la manipule) rendent la posture interactionniste (d'ailleurs très présente dans les écrits de Suchman, 1987) parfois pertinente.

Plus radicalement, on peut aussi se demander si la sociomatérialité en général correspond réellement à une problématique essentielle pour la théorie des organisations ou les sciences de gestion. Justifie-t-elle le formidable engouement qu'elle suscite ? Le cas d'un autre événement affilié à EGOS montre l'ampleur du phénomène. L'*International Symposium on Process Organization Studies* (un atelier annuel affilié à EGOS organisé à Corfou en 2011) portait sur les

approches sociomatérielles. Plus de 250 projets ont été soumis au comité de lecture... Pour EGOS comme l'OSSW, de nombreux travaux ont exploré les modalités d'« entanglement » du social et du matériel (notamment technologique). Mais ne peut-on pas imaginer des croisements de problématiques plus centraux pour le monde des organisations (pour certains d'ailleurs en cours de traitements par des acteurs de la communauté sociomatérielle) ? Des travaux sur la régulation sociomatérielle (notamment dans les salles de marché) ? Une compréhension renouvelée du Système d'Information (SI) comme ensemble de pratiques sociomatérielles habilitant ou contraignant la circulation d'information ? Une étude du lien entre mouvements sociaux et matérialité sociétale ? Une analyse de la performativité des produits structurés pour les acteurs des marchés financiers ?



Södra Hamngatan
(photo Julie Bastianutti)

3. Egalement présent à EGOS 2011 pour une conférence sur le thème : « *The Monadological Principle and Organization Sciences* ». Une vidéo de l'intervention est disponible à l'adresse suivante : <http://www.youtube.com/watch?v=jQwIAUXx63M>.

Plus gênant peut-être : on peut se demander si la sociomatérialité n'est pas un positionnement anthropologique parmi d'autres. Descola (2005, p. 323) identifie quatre systèmes anthropologiques (avec chacun une articulation spécifique du social avec le matériel) :

- Le « totémisme » qui postule une continuité profonde entre le matériel et le social, l'humain et le non-humain ;
- L'« analogisme » qui valorise un réseau de continuités et de discontinuités « structurées par des relations de correspondance » ;
- L'« animisme » qui « prête aux non-humains l'intériorité des humains » ;
- Le « naturalisme » qui nous « associe aux non-humains par des continuités matérielles, mais en nous en séparant simultanément par des aptitudes culturelles ».

La sociomatérialité n'est-elle qu'une forme de totémisme associationniste, un système anthropologique bien réel, mais *in fine* une dynamique possible parmi d'autres ? Doit-elle alors faire l'objet d'une contextualisation socio-historique ? Cette idée n'a pas beaucoup de sens dans la perspective de la théorie des réseaux. Elle est en revanche intéressante dans une logique réaliste critique qui invite à contextualiser les cadres théoriques (cf. notamment Archer *et al.*, 1998).

On pourrait soulever le même type de critiques en ce qui concerne la littérature spatiale en théorie des organisations. En quoi les pratiques spatiales dans les organisations sont-elles spécifiques ? Pour celles qui invitent à dépasser la dichotomie interne et externe (notamment dans une perspective symbolique), la matérialité des pratiques spatiales dans l'organisation a-t-elle une quelconque originalité ? Dans le prolongement de cette question, la dynamique spatiale dans un ensemble organisationnel est rarement comparée à celle d'autres actions collectives (mouvements sociaux, mouvement de foule, déplacement familial, déplacement touristique...). Par ailleurs, la dimension symbolique des artefacts qui délimitent l'espace (ou celles des artefacts qui constituent les intersections dans les organisations) est rarement approfondie⁴.

Dans une perspective postmarxiste, l'organisation n'est plus la simple caisse de résonance de la société (et de ses structures de domination). Elle est aussi, potentiellement, un lieu de production de la relation, avec sa propre dynamique. Elle est un espace d'autonomisation de l'action collective. Vraisemblablement, elle est aussi le lieu de dynamiques spécifiques liées à l'espace et la sociomatérialité. L'enjeu pour les sociomatérialistes comme les spécialistes des pratiques spatiales est d'en comprendre toutes les modalités. Dans ce cadre, la posture phénoménologique (présente d'ailleurs dans les écrits de Lefebvre) peut ouvrir à une théorisation véritablement renouvelée.

Le défi à relever, dans des espaces organisationnels où le matériel se miniaturise, s'internalise, se relie dans des réseaux (numériques, financiers, juridiques...) de granularité variable, s'annonce passionnant. Incontestablement, l'actualité sociale et matérielle des organisations justifie le virage théorique initié par les organisateurs et les participants d'EGOS. Reste peut-être à délimiter plus clairement l'objet de la recherche dans le champ des études sur les organisations.

Références

- Archer Margaret, Bhaskar Roy, Collier Andrew, Lawson Tony & Norrie Alan (eds.) (1998) *Critical Realism: Essential Readings*, London, Routledge.
- Bachelard Gaston (1961) *Poétique de l'espace*, Paris, P.U.F.

4. Notamment dans l'ouvrage de Clegg & Kornberger (2006).

- Barad Karen Michelle (2007) *Meeting the Universe Halfway: Quantum Physics and the Entanglement of Matter and Meaning*, Durham (NC), Duke University Press.
- Berger Peter L. & Luckman Thomas (1967) *The Social Construction of Reality: A Treatise in the Sociology of Knowledge*, New York, Anchor.
- Bourdieu Pierre (1977) *Outline of a Theory of Practice*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Clegg Stewart & Kornberger, Martin (eds) (2006) *Space, Organizations and Management Theory*, Malmö, Liber & Copenhagen Business School Press.
- Descola Philippe (2005) *Par-delà nature et culture*, Paris, Editions Gallimard.
- Gagliardi Pascale (ed) (1992) *Symbols and artifacts*, Hawthorne (NY), Aldine de Gruyter.
- Giddens Anthony (1984) *The constitution of society*, Berkeley, University of California Press.
- Gustafsson Cecilia (2006) "Organizations and physical space. Space, Organizations and Management Theory", in Clegg Stewart R. & Kornberger Martin, *Space, Organizations and Management Theory*, Malmö, Liber & Copenhagen Business School Press, pp. 221-241.
- Latour Bruno (1994) "Une sociologie sans objets ? Remarques sur l'inter-objectivité", *Sociologie du Travail*, vol. 26, n° 4, pp. 587-607.
- Latour Bruno (2005) *Reassembling the social*, Oxford, Oxford University Press.
- Latour Bruno (2007) "Can we get our materialism back, please?", *ISIS*, vol. 98, n° 1, pp. 138-142.
- Lefebvre Henri (1974) *La production de l'espace*, Paris, Éditions Anthropos.
- Lefebvre Henri (1991) *The Production of Space*, Oxford, Blackwell.
- Lefebvre Henri (2003) *Le Marxisme*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Leonardi Paul (2011) "When Flexible Routines Meet Flexible Technologies: Affordance, Constraint, and the Imbrication of Human and Material Agencies", *MIS Quarterly*, vol. 35, n° 1, pp. 147-167.
- Leonardi Paul M. & Barley Stephen R. (2008) "Materiality and change: Challenges to building better theory about technology and organizing", *Information and Organization*, vol. 18, n° 3, pp. 159-176.
- Leonardi Paul M. & Barley Stephen R. (2010) "What Is Under Construction Here? Social Action, Materiality, and Power in Constructivist Studies of Technology and Organizing", *The Academy of Management Annals*, vol. 4, n° 1, pp. 1-51.
- Marx Karl (1981) *Grundrisse*, London, Penguin books.
- Marx Karl (2009. 1932, 1^{ère} ed.) *Feuerbach. Conception matérialiste contre conception idéaliste*, Paris, Gallimard.
- Orlikowski Wanda J. (2000) "Using technology and constituting structures: a practice lens for studying technology in organizations", *Organization Science*, vol. 11, n° 4, pp. 404-428.
- Orlikowski Wanda J. (2005) "Material works: exploring the situated entanglement of technological performativity and human agency", *Scandinavian Journal of Information Systems*, vol. 17, n° 1, pp. 183-186.
- Orlikowski Wanda J. (2006) "Material knowing: the scaffolding of human knowledgeability", *European Journal of Information Systems*, vol. 15, n° 5, pp. 460-466.
- Orlikowski Wanda J. (2007) "Sociomaterial Practices: Exploring Technology at Work", *Organization Studies*, vol. 28, n° 9, pp. 1435-1448.
- Orlikowski Wanda J. (2010) "The sociomateriality of organisational life: considering technology in management research", *Cambridge Journal of Economics*, vol. 34, n° 1, pp. 125-141.

- Orlikowski Wanda J. & Scott Suzan V. (2008) "Sociomateriality: Challenging the separation of technology, work and organization", *Academy of Management Annals* vol. 2, n° 1, pp. 433-474.
- Pickering Andrew (1995) *The Mangle of Practice: Time, Agency, and Science*, Chicago, The University of Chicago Press.
- Pickering Andrew & Guzik Keith (eds.) (2008) *The Mangle in Practice: Science, Society, and Becoming*, Durham (NC), Duke University Press.
- Roethlisberger Fritz J. & Dickson William J. (1939) *Management and the Worker*, Cambridge (MA), Harvard University Press.
- Suchman Lucy A. (1987) *Plans and situated actions: The problem of human-machine communication*, New York (NY), Cambridge University Press.
- Suchman, Lucy A. (2007, 2nd ed.) *Human-Machine Reconfigurations: Plans and situated actions*, New York (NY), Cambridge University Press ■